

## **MARIA MINOR, CÆSAR MINIMUS EST DEUXIÈME PARTIE : LE DISCOURS**

par C. Frederick FARRELL, Jr. et Edith R. FARRELL  
(Morris)

Si ces portraits constituent une parodie de l'idée que nous nous faisons de Dieu, ils nous donnent aussi un point de départ pour faire une étude de l'État, car ces deux thèmes sont organiquement liés par les images qu'ils ont en commun. Parmi les plus notables sont celles de l'ivresse, l'idole, le creux, et les paroles qui n'ont aucun sens.

À part ces mots clés qui servent à relier les deux sujets, il y a bien d'autres points de ressemblance : on parle du dictateur, comme on le fait de Dieu, en lettres majuscules : "on Lui a tiré dessus" (*OR*, p. 259) ; c'est "Celui à qui le roi a donné le droit [...]" (*OR*, p. 259) ; ce "faux dieu" (*OR*, p. 230) reçoit – comme l'actrice Angiola Fidès – "une immortalité factice" (*OR*, p. 240).

Les rôles politiques et religieux que jouent les personnages principaux s'imbriquent les uns dans les autres. Carlo Stevo est à la fois le "révolutionnaire, le héros [et] l'apôtre" (*OR*, p. 212) ; on le considère aussi comme "martyr" (*OR*, p. 221). Même plus explicitement, Marcella, l'héroïne du drame politique, qui se sacrifie Place Saint-Jean-Martyr (*OR*, p. 237)<sup>[1]</sup> est une "mystique Marie" (*OR*, p. 210), tandis que César est "*dieu*" pour la foule (*OR*, p. 237)<sup>[2]</sup>.

Les deux images qui sont les plus frappantes, pourtant, sont le nom de la firme qui a tourné le film d'Angiola : Univers et Dieu (*OR*, p. 240) et la confusion dans l'esprit de Stein entre Jules César et le pape Jules II, ce qui ne lui est pas bien sérieux puisqu'il a du respect pour tous "ses prédécesseurs dans l'exploitation du monde" (*OR*, p. 238).

---

[1] À ce moment elle est décrite comme une "grande chatte", s'alliant ainsi à d'autres martyrs qu'on a sacrifiés au nom du progrès (*OR*, p. 262).

[2] C'est nous qui soulignons.

Ces deux institutions jouent un rôle analogue dans la vie de Giulio : pour lui elles constituent, toutes les deux, de “bonne[s] raison[s]” de ne pas rentrer tout de suite le soir, c’est-à-dire, de remettre à plus tard la considération des grands (c’est-à-dire fort petits) problèmes de sa propre vie (OR, p. 179, cf. p. 188).

Dans ce roman, Rome, comme Marie, a ses portraits. Clément Roux a peint “une petite toile de jeunesse [...] qui représente un coin de Rome, un paysage de ruines très humaines” (OR, p. 265), comme le dit Massimo ; Roux lui-même trouve le Colisée bien (OR, p. 273), et, surtout, il y a la fontaine de Trevi qui, comme les œuvres d’art du “Temps, ce grand sculpteur”, se reforme dans le sens d’un retour aux éléments naturels.

La parodie politique de *Denier du rêve* joue sur une échelle de valeurs : le grand et le petit, mais elle s’organise principalement autour du discours, une représentation auditive, plutôt que visuelle. Nos personnages vont “se griser de mots” (OR, p. 266), mais ils vont, fatalement en être déçus.

Il ne faut pourtant pas négliger complètement le visuel en ce qui concerne la Rome républicaine et impériale. Qui pense à la Rome des Césars pense au Forum, là où avaient lieu leurs grands triomphes, là où se trouve le Sénat où l’on réglait les affaires du monde connu. Centre et symbole d’un vaste empire, il est, cependant, bien petit. Les Césars n’avaient pas besoin d’un Forum énorme pour montrer leur grandeur. Par contre, la fontaine de Victor Emmanuel, fort admirée par la Mère Dida est démesurément grande ; et les rues, autrefois petites se voient transformées par Mussolini en de “belles artères pour autobus, et, le cas échéant, pour chars blindés” (OR, p. 263). La grandeur, dans ces exemples, se trouve non pas dans l’homme mais dans l’œuvre. Plus l’homme est petit, plus son monument est grand.

Les animaux sacrés sont des symboles au niveau de ce qu’ils illustrent. Les chats du Forum, qui manquent à Clément Roux, sont pour lui, “à une échelle réduite” des panthères, fières et sauvages, “se jouant dans l’arène sur des ossements humains” (OR, p. 262). Ils sont, eux, dignes du pays avant l’arrivée des humains. Leur valeur surnaturelle n’a jamais été contestée par le peuple, qui leur attribue des pouvoirs extraordinaires, pouvoirs qui se sont manifestés dans un